

en 1804, lorsque, sur le parvis de Notre-Dame, le pape Pie VII donna le baiser de paix aux victoires du Premier Consul. Nous étions avec vous en 1848, lorsque nous bénissions les arbres de la Liberté et que M^{sr} Affre étouffait dans son sang les derniers feux de la guerre civile. Nous étions avec vous en 1870, lorsque nos zouaves pontificaux sauvèrent à Loigny l'honneur de l'armée française; nous sommes avec vous au Tonkin, à Madagascar, en Chine, dans le Levant, partout où flotte le drapeau national. Comme le sang arrose et vivifie toutes les fibres du corps humain, la religion est mêlée à toutes les parcelles de la nation, et la bannir ce serait exténuier, appauvrir et désarticuler le pays tout entier... La religion... il n'en faut plus... parole coupable... parole de haine et parole d'injustice, qui est un outrage à Dieu et à la patrie.

Il n'est point inutile quand même, Messieurs, que cette parole soit prononcée distinctement... car elle nous dicte notre devoir, et elle peut devenir notre levier. A l'heure présente, les situations se font nettes et lumineuses. Les Tartufes qui poursuivaient le cléricanisme se démasquent et visent maintenant le catholicisme. On en veut à Dieu et à la religion. A nous, Messieurs, de réagir contre l'insolence et la brutalité d'une telle prétention. A nous par nos paroles et par nos actes de répondre : « La religion... il en faut. Nous voulons Dieu ! *Credo!* »

Amen!

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion... ! il n'en faut plus

2^e PAROLE IMPUISSANTE

MESSIEURS,

Cette invective grossière : « La religion .. il n'en faut plus », est une parole coupable parce qu'elle exprime la haine et l'injustice. J'ajoute que c'est une parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain. Elle ne peut pas aboutir Voyons cela. Dans les jours sombres que nous traversons, le spectacle est révélateur et réconfortant.

I. La religion... il n'en faut plus. *Cette parole n'a pas abouti dans le passé.*

Qu'ai-je besoin de vous refaire ici l'histoire du catholicisme? Vous savez assez que, dans notre longue existence, qui va de saint Pierre à Léon XIII, nous avons rencontré sur notre chemin les ennemis les plus divers, les plus redoutables et les plus

acharnés : le génie, la ruse, la force, la loi. Nous les avons tous vaincus, et ils dorment ensevelis dans la tombe qu'ils ont voulu nous creuser. La lime a usé la dent de toutes les vipères. Qu'il me suffise de vous citer quelques exemples d'hier et d'avant-hier.

Écrasons l'infâme, avait osé dire et écrire le coryphée du philosophisme au xviii^e siècle. Et il n'a rien écrasé du tout. Voilà plus d'un siècle que *Voltaire* est mort en désespéré, et la religion est vivante, et le flambeau de l'Évangile fait le tour du monde, et les missionnaires vont parcourant les nations les plus lointaines, où ils font aimer à la fois leur Dieu et leur patrie.

Le philosophisme n'était qu'un éclair précurseur de la tempête; la *Révolution* fut la foudre qui mit tout en poussière : le trône et l'autel, l'Église et l'État, le sceptre et la croix. *Voltaire* n'avait fait que parler; *Mirabeau* renversa. Il fut bientôt renversé, et sur ses cendres humiliées la religion se releva. La petite vérole ou la débauche se charge de tuer les *Mirabeau*, et la Providence se charge de sauver l'Église. Sur la scène du monde elle amena un jeune général en chef de vingt-sept ans, qui avait enlevé en un mois cent étendards, gagné vingt batailles et conquis l'Italie au galop de son cheval, qui venait de briser au pied des Pyramides les escadrons mahométans, et de menacer au cœur la puissance coloniale des Anglais, et qui, de plus,

venait de traverser les Alpes et d'écraser l'Autriche à Marengo. *Napoléon* n'était qu'un soldat de génie, élevé dans l'incrédulité générale et les préjugés irréligieux de son temps. Mais, en homme intelligent, il savait que l'humanité a besoin d'un culte, et que, pour la France, ce culte ne pouvait être que le catholicisme. *Napoléon* s'abouche donc avec Pie VII, le foudroyant génie de la guerre avec le doux génie de la paix... Et de cette rencontre naît le Concordat, qui relie l'ancien monde au nouveau, la France du présent à celle de l'avenir. Le xix^e siècle à son berceau salue la religion ressuscitée.

Et puis à son tour, succombant à l'ivresse du pouvoir et à la poussée d'une ambition sans mesure, parce qu'elle est sans frein, *Napoléon* met la main sur la Papauté. Qui mange du pape, en meurt. Tout à coup l'Empire craque et vole en éclats comme un vase d'argile. C'est la retraite de Russie. C'est l'invasion. C'est l'île d'Elbe. *Napoléon* y arrive le 4 mai 1814. Vingt jours plus tard, le 24 mai, Pie VII, délivré par les désastres de son persécuteur, rentre dans Rome qui le porte en triomphe. Séquestré, malade, presque mourant dans sa prison de Savone, il avait dit : « Je suis tranquille, et ma cause est sûre, parce que l'Église est impérisable ! » C'était vrai.

La Religion... il n'en faut plus. Parole impuisante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Mais peut-être est-elle sur le point d'aboutir? Non.

II. La Religion... il n'en faut plus. *Cette parole n'aboutira pas demain.*

On pourrait le craindre, si l'on prenait au sérieux les prédictions et les triomphes momentanés de l'impiété contemporaine. Il semble, en effet, que l'heure de l'effondrement définitif va sonner, et que nous touchons à un véritable cataclysme religieux. Les défections et les trahisons se multiplient. Les catholiques sont dénoncés comme des ennemis publics, et poursuivis comme des êtres malfaisants. Serait-il vrai que, sous la poussée de l'impiété, comme sous les coups d'un bélier d'airain, la tour, c'est-à-dire la religion, soit sur le point de crouler? N'en croyez rien.

D'abord, *hier*, que n'a-t-on pas entrepris contre l'idée religieuse. Depuis trente ans environ les débats parlementaires tournent, on peut le dire, autour d'un sujet unique : la question cléricale, la question catholique. Depuis trente ans, une presse puissante, riche et disciplinée, déverse quotidiennement sur les choses saintes l'injure, le ridicule et la calomnie. Depuis trente ans, on ressuscite contre nous toutes les rigueurs légales de l'ancien régime, et on y ajoute sans cesse de nouvelles rigueurs. Comment la vie chrétienne n'a-t-elle pas été totalement submergée sous ces flots de boue et sous ces engins destructeurs? Cela ne peut s'expliquer que par une intervention spéciale de la Providence.

Humainement parlant, nous devons tomber. De fait, nous sommes restés debout, organisés, inentamés, patients comme l'enclume, impassibles dans la tempête. Voilà l'histoire d'hier.

Et *aujourd'hui*... est-ce que nous avons l'air de gens qui meurent et qui exhalent leur dernier soupir? Pas du tout. En *Allemagne*, de 6 millions d'adhérents qu'il avait il y a cent ans, le catholicisme en compte actuellement 18 millions, et il tient au Reichstag une place prépondérante. En *Angleterre*, depuis vingt ans, le catholicisme s'est décuplé; il y fait de grands et rapides progrès, et, vu l'importance et l'étendue de l'empire britannique, ces progrès ont une portée exceptionnelle. Aux *États-Unis*, dans l'espace d'un siècle, le catholicisme a passé d'un quart de million à 12 millions. Et *dans l'ensemble du monde* il est facile de constater une progression analogue. Le catholicisme est un océan qui a ses marées. Tantôt la marée catholique monte, et tantôt elle descend. En ce moment, la marée catholique monte. Refoulée d'un pays, elle s'infiltré dans d'autres pays. Et puis, il faut ici tenir compte de deux faits très significatifs, à savoir : 1° que dans les temps modernes le catholicisme gagne en intensité ce qu'il peut perdre en étendue; 2° que les persécutions sont au catholicisme ce que sont aux marées les vents qui les activent. Ceci posé, nous devons reconnaître qu'aujourd'hui la marée catholique est en voie de mon-

ter, ou sur le point de monter, presque partout. Elle se brise et s'arrête; en de certains pays, contre des chaussées ou de petits barrages qu'elle renversera demain.

Quelques-uns m'arrêtent et me disent : *Demain!* cependant que pensez-vous qu'il adviendra en France du catholicisme? Est-ce que l'Église ne sera pas séparée de l'État? Est-ce que le budget des cultes ne sera pas supprimé? Est-ce que tout ne va pas crouler : le temple, le cloître, le presbytère, l'école libre, le collège chrétien? Je n'en sais rien. Tout est possible. Mais ce que je sais, c'est que la religion ne périra pas. C'est certain. Elle ne s'enveloppera pas d'un linceul pour descendre au tombeau. Rien ni personne ne pourra anéantir l'Évangile, chasser Jésus-Christ, briser dans l'Église de France le ressort divin de l'apostolat. Nous revendiquerons au besoin, par le martyre, la liberté de faire le bien, et jamais la religion n'aura été plus puissante, parce que jamais ses serviteurs n'auront été plus héroïques. Je suis tranquille sur les destinées du christianisme. Nos neveux contempleront ce que nos pères ont contemplé, la victoire du Christ et le salut de l'Église.

La religion... il n'en faut plus. Parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain.

III. La religion... il n'en faut plus. *Cette parole ne peut pas aboutir.*

Elle a contre elle Dieu et l'humanité : la parole de Dieu et les besoins de l'humanité.

Dieu veut la permanence de la religion. *Il l'a dit* Le Dieu fait homme, Jésus-Christ a prédit la ruine de Jérusalem; et le siècle n'avait pas encore dit son dernier mot que la ville n'était plus qu'un monceau de ruines. Jésus-Christ a prédit sa résurrection, et, au jour marqué, il est sorti glorieux du tombeau. Jésus-Christ a prédit la durée de son Église jusqu'à la fin des temps, et l'Église durera envers et contre tous. Fût-elle ligotée et saignée aux quatre veines qu'elle revivrait encore, car elle détient des promesses formelles et ne saurait périr. Dieu l'a dit, *et il est plus fort que le diable*. Le diable est très fort à l'heure présente. Les impies ne croient pas à son existence. Ils ne sont pourtant que ses bas domestiques. Si habile à se faire nier, il les mène, et il tire les ficelles. Le xx^e siècle débute par une éruption infernale. La lutte est ouverte entre Lucifer et Dieu. Dieu sera le plus fort. Dieu veut la permanence de la religion.

L'humanité ne veut pas, ne peut pas se passer de religion. Elle en a besoin pour vivre et pour mourir.

La religion est chez l'homme à l'état d'instinct irrésistible et incompressible. Quand on la croit morte, elle se réveille. Quand on essaie de l'étouffer, elle rebondit. Un inspecteur primaire visitait une école et cherchait à s'assurer que la neutralité y

était bien observée, que la religion n'y tenait aucune place. A ce moment-là, un orage grondait sur le village. Soudain éclate un gros coup de tonnerre, et les enfants terrifiés dessinent tous ensemble un grand signe de croix. Tête de l'inspecteur. Il venait de dire à ces chers petits :

« La religion... il n'en faut plus. L'école est neutre. » Et d'instinct, spontanément l'humanité lui répondait : « Dieu est le maître. La religion... il en faut ! »

Il y a des gens qui disent : « Moi, je n'ai pas besoin de religion. » C'est facile à dire cela, quand on se porte bien, quand on est dans le mouvement fiévreux de la vie, quand on est emporté par les passions, toujours ingénieuses à nous voiler le terme fatal de notre course. Mais, quand le corps fléchit, quand la vie nous échappe, quand une secrète terreur de l'âme nous avertit que la mort est sur nous, on ne dit plus : « Je n'ai pas besoin de religion. » Frappé à mort sur le champ de bataille, Bayard est entouré par les généraux ennemis qui appellent des chirurgiens pour le soigner : « Je vous remercie, leur dit Bayard, de votre grande courtoisie. Mais je n'ai que faire maintenant des médecins; ils ne pourront rien pour moi. J'ai plus à cœur de voir quelque bon prêtre. » Oui, l'homme a besoin de la religion pour vivre et pour mourir. Et cette parole : « La religion... il n'en faut plus », est contraire non seulement à la volonté de Dieu, mais aux plus profonds

instincts de la nature humaine. C'est une parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain. Elle ne peut pas aboutir.

A cette parole j'en oppose une autre, qui a été prononcée par M^{sr} Dupanloup à l'Assemblée nationale. « Messieurs, disait-il, la religion ne vous menace pas, elle vous manque. » Ah! que voilà bien la vérité! La religion nous manque. Nous périssons d'inanition religieuse. En ce jour de son centenaire, ne vous semble-t-il pas que l'illustre évêque d'Orléans se lève de sa tombe pour redire à la nation égarée : « O Français, pensez-y et convertissez-vous! La religion ne vous menace pas. Elle vous manque! »

Amen!

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

La Religion... il n'en faut plus

3^e PAROLE DANGEREUSE

MESSIEURS,

Cette sottile et criminelle parole : « La religion... il n'en faut plus », ne peut pas aboutir d'une manière absolue et universelle. Cependant elle peut obtenir un succès local, momentané et partiel, par exemple : Elle peut aboutir chez nous, en France, au moins dans une certaine mesure. C'est donc une parole dangereuse. Car si, par malheur, elle se réalisait, que deviendraient la morale, le peuple, la patrie ? Je vais essayer de répondre à cette effrayante question.

I. La religion ... il n'en faut plus. *Que deviendrait la morale, si cette parole se réalisait ?*

Fas est et ab hoste doceri. Écoutez la parole d'un ennemi. En juin dernier, parlant au maire d'Aix-la-Chapelle, Guillaume II disait : « Nous avons beau être des hommes modernes, pleins de vitalité

et après au gain, j'affirme que quiconque est perdu qui ne fait pas de la religion la base de sa vie. » Sur les lèvres d'un empereur protestant une telle déclaration est intéressante et significative. Je la crois fondée en raison. Et, en effet, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir la moralité. Que ferez-vous du *jeune homme*, si la religion n'est pas là pour enchaîner ses passions, pour le défendre contre les flots mauvais, les flots boueux, pour le préserver ou le tirer du naufrage ? Que ferez-vous de la *jeune fille*, si la religion n'est pas là pour transfigurer sa beauté par la pudeur, son esprit par de fortes croyances, son cœur par de pures amours, sa vie par de nobles dévouements ? Que ferez-vous du *riche*, si la religion n'est pas là pour le modérer et l'attendrir, pour l'arrêter sur la pente de la jouissance illimitée et le pousser dans les âpres sentiers de la justice et de la charité ? Que ferez-vous de *l'ouvrier*, si la religion n'est pas là pour lui interdire l'envie qui exaspère, la débauche qui avilit et le désespoir qui tue ? Que ferez-vous de *l'industriel*, du commerçant, du financier, de l'homme qui a des intérêts à faire valoir, si la religion n'est pas là pour leur dire : Sois honnête, même au péril de ta bourse, même quand la loi ne te voit pas ? Que ferez-vous de *l'artiste*, du littérateur, du potentat, si la religion n'est pas là pour les empêcher d'abuser de la plume, du pinceau, de

la domination ! Que ferez-vous de la *famille*, si la religion n'est pas là pour apaiser les dissentiments, pour sanctifier le lit nuptial, pour faire accepter la lourde charge d'une nombreuse famille, pour présider aux labeurs, aux préoccupations, aux joies et aux tristesses du foyer ? Non, vraiment, la religion supprimée, je ne vois pas ce que peut devenir la moralité ;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'elle devient. Taine a écrit : « Il n'y a que le christianisme pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds. » A l'heure présente, chez nous, le christianisme recule ; la moralité recule avec lui. Nous rétrogradons vers les bas-fonds. Nous roulons au paganisme et à toutes les conséquences qu'il entraîne à sa suite. Qui ne le voit ? Les désordres se multiplient sur la terre. Les mœurs deviennent pires. Les lois elles-mêmes, celle du divorce en particulier, excitent au libertinage. Le veau d'or compte des adorateurs sans nombre, et devant ses autels les grandes escroqueries sont exécutées par des pontifes de haut *vol*, impunis et encensés. Avec cela les nouvelles générations nous préparent des lendemains qui épouvantent les sages. L'enfant sort de l'école sceptique, sinon athée. Le mal grandit à mesure que les anciens s'en vont. Si déjà ceux qui arrivent à la pleine

maturité de l'existence n'ont plus que des notions confuses de Dieu et de la loi morale, que seront leurs fils et les fils de leurs fils ? Ah ! sinistres fossoyeurs du christianisme, qu'avez-vous à mettre à sa place ? Rien, rien, sinon des négations et des ruines. Messieurs, la religion est indispensable à la marche du monde, à l'évolution des sphères, au roulis universel, si je puis ainsi dire. Elle disparue, la règle et la norme des choses seraient bouleversées. La moralité n'aurait plus de base, plus de sanction, plus de nerf.

II. La religion... il n'en faut plus. *Que deviendrait le peuple*, si cette parole se réalisait ?

Qu'est-ce que le peuple ? C'est la grande masse qui travaille et qui peine, c'est l'immense majorité, ce sont les quatre cinquièmes de l'humanité. Or, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir le peuple. Si vous lui enlevez les croyances que lui prêche la religion, qu'avez-vous à lui dire ? Vous lui direz qu'il a droit au bonheur, au bonheur immédiat et illimité. Amère dérision ! Il a droit au bonheur ? Mais par l'histoire, par l'expérience de six mille ans, tout le monde sait que ce n'est pas possible, et par un simple calcul d'arithmétique, tout le monde sait que le capital de la France, partagé également

entre tous ses enfants, donnerait à chacun quelques centimes insignifiants par jour. Promettre le bonheur, le paradis sur terre, c'est se moquer du peuple. Et si en même temps que les croyances, vous lui enlevez les services que lui rend la religion, *qu'avez-vous à lui donner?* — J'ai faim, s'écrie le peuple... Mange du curé, répondent les impies, et, pour se dispenser de faire des réformes raisonnables et efficaces, ils déchiquent la soutane du prêtre en morceaux de plus en plus petits, parce que cette opération prend du temps et permet d'ajourner les solutions promises. — Je suis malade et souffrant, s'écrie le peuple... Mange de la religieuse, répondent les impies, et ils jettent en pâture aux mauvaises passions les pures et angéliques créatures dont le cœur se consume et dont la vie se passe à la garde des orphelins et des vieillards, au soin des aveugles et des fous, au service de toutes les misères physiques et morales. — J'ai des enfants à élever, s'écrie le peuple... Mange du moine, mange du Frère des Écoles, mange de la bonne Sœur, répondent les impies, et ils désignent à la vindicte publique tous ces êtres de dévouement, qui ne demandent qu'à poursuivre en silence l'œuvre crucifiante de l'éducation de la jeunesse populaire. Privé des enseignements et des services de la religion, je ne vois pas ce que peut devenir le peuple;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'il devient.

D'abord *il est moins soulagé*. On lui enlève ses serviteurs et ses servantes les plus assidus, les plus tendres, les plus désintéressés... pour mettre quoi à leur place? Rien. Car vous savez la différence qu'il y a entre un politicien et une petite Sœur des pauvres? C'est que le politicien parle toujours de dévouement à l'ouvrier et ne le pratique jamais, tandis que la petite Sœur n'en parle jamais et le pratique toujours. Admirez avec moi, Messieurs, la Sœur de charité et la Sœur de classe. Elles n'ont ni mari ni enfants. Leur époux, c'est le Christ immolé et saignant qui leur prêche, par son martyre, l'amour du sacrifice, et, par sa vie, l'amour des petits et des souffrants. Leurs enfants, c'est l'immense famille anonyme des écoliers qu'il faut dégrossir et élever, et des malheureux qu'il faut assister et reconforter. Éloigner des classes populaires tous ces services gratuits, n'est-ce pas idiot, et criminel encore plus qu'idiot. Et à mesure qu'on le déchristianise, le peuple n'est pas seulement moins soulagé, *il est plus exaspéré*. Son cœur est bien autrement malade que son corps. Plus il reçoit, moins il est content. Ses désirs sont sans mesure. Nul frein à ses convoitises. L'envie et la colère le tourmentent. Nécessairement il rencontre à chaque pas sur son chemin la douleur. Il ne la comprend pas, il lui montre le poing, il la maudit; il voudrait la supprimer, et il ne le peut pas; on lui a pris le ciel. On lui a ôté Dieu. Que lui

reste-t-il? La terre? Elle lui échappe. L'or, la jouissance, les honneurs? Toutes ces divinités sont pour lui inaccessibles et intangibles. La science? Elle creuse ses aspirations, bien loin de les combler. Il est exaspéré. Les classes populaires n'ont rien à gagner, elles ont tout à perdre à la ruine de la religion.

III. La religion... il n'en faut plus. *Que deviendrait la patrie, si cette parole se réalisait?*

Le 6 août 1875, le Président de la République de l'Équateur, Garcia Moreno, tombait frappé de six coups de feu et de quatorze coups de couteau : « Meurs, bourreau de la liberté », disait son assassin. Et Garcia Moreno exhalait son dernier soupir dans ce grand cri : « Dieu ne meurt pas! » C'est vrai, Dieu ne meurt pas, et l'Église de Dieu non plus. Mais la patrie peut mourir, et elle meurt quand Dieu la quitte. En effet, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir la patrie. La patrie ne vit que de *sacrifice*. Or Dieu est le principe unique du sacrifice, parce que seul il peut en être le rémunérateur. Que mettez-vous à la place de Dieu? nous mettrons la *solidarité*. La solidarité n'est qu'un mot, si elle ne s'enracine dans l'idée chrétienne de la paternité divine. Que mettez-vous à la place de Dieu? nous mettrons

l'instruction. L'instruction fait des savants et des policés; elle ne fait pas les justes et les dévoués. Sans religion elle est souvent dangereuse, toujours insuffisante. Que mettez-vous à la place de Dieu? nous mettrons la *loi*? La loi? Est-ce qu'elle atteint les âmes? Elle ne règle que les dehors de l'homme et de la société. Elle est incapable de faire des convictions, des mœurs, des caractères. Et puis ce qui peut bien arriver et ce qui arrive de temps en temps... Si elle était mauvaise? Car enfin, comme dit Montesquieu, « une chose n'est pas juste parce qu'elle est dans la loi; elle ne doit être dans la loi que si elle est juste ». Si donc la loi était mauvaise? Dire à un peuple : obéis à toutes les lois qu'on te fera, si absurdes et immorales qu'elles soient... c'est lui dire : Sois un troupeau de bêtes. La loi de l'homme ne peut pas supplanter la loi de Dieu. Que mettez-vous à la place de Dieu? nous mettrons la *force*. Nous y voilà. Quand le lien moral et religieux manque, on le remplace par un joug de fer, par une centralisation excessive, par la compression administrative. Quand un peuple ne veut plus croire, il faut qu'il serve. Mais c'est odieux... et d'ailleurs tout à fait aléatoire et précaire. « On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. » La stabilité d'un pays ne repose pas sur la force. Non, vraiment, la religion supprimée, je ne vois pas ce que peut devenir la patrie ;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'elle devient. Je

vois *autour de nous* quatre grands peuples, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis et la Russie, qui depuis un quart de siècle se disputent la domination du monde par l'extension de leur commerce ou de leurs colonies... Et ces peuples se montrent foncièrement religieux, non seulement dans la conduite particulière de leurs citoyens, mais aussi dans leurs manifestations nationales ou gouvernementales... Et ces peuples appuient leur prospérité sur le sentiment religieux, et non sur un athéisme irréductible et obtus. *Et nous*, France, au dehors comme au dedans, nous descendons à mesure que nous nous déchristianisons. Plus on laïcise, plus on expulse de notre pauvre société le nom et la loi de Dieu, plus s'accroît l'œuvre de l'apostasie nationale, et plus aussi la société se trouble et s'agite. Les intérêts matériels eux-mêmes sont ébranlés. Les instincts de révolte se réveillent et se coalisent partout. Elle menace ruine et marche à la banqueroute cette brillante civilisation païenne qu'on a rêvé d'édifier sur les débris de notre vieille civilisation chrétienne.

Un jour que la France souffrait cruellement des misères d'une guerre prolongée, saint Vincent de Paul allait se jeter aux pieds du cardinal de Richelieu et lui disait avec l'accent de la plus poignante douleur : « Monseigneur, ayez pitié de nous ! Donnez-nous la paix ! La paix à la France ! » Et Richelieu

écouta Vincent de Paul et fit cesser la guerre. Saint Vincent de Paul serait-il écouté aujourd'hui ? Mais il est quelqu'un qui peut et veut nous exaucer : c'est Dieu, le maître des cœurs et des événements. Tournons-nous vers lui, et demandons-lui la paix religieuse et sociale, la paix dans l'ordre, dans la justice et dans la liberté.

Amen!